

Fanatisme. Anatole France, Les Dieux ont soif

Corinne Saminadayar-Perrin

▶ **To cite this version:**

Corinne Saminadayar-Perrin. Fanatisme. Anatole France, Les Dieux ont soif. Jean-Marie Roulin; Corinne Saminadayar-Perrin. Fictions de la Révolution 1789-1912, Presses universitaires de Rennes, pp.291-306, 2018, Interférences, 978-2-7535-6518-0. hal-03189615

HAL Id: hal-03189615

https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-03189615

Submitted on 8 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fanatisme.
Anatole France, *Les Dieux ont soif*

« Fanatisme. Anatole France, *Les Dieux ont soif* », *Fictions de la Révolution*, J. M. Roulin et C. Saminadayar-Perrin dir., Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 291-306.

« Quod contra saepius illa
Religio peperit scelera atque impia facta […]
Tantum religio potuit suadere malorum. »
Lucrèce, *De natura rerum*, I.

La Terreur se définit comme exercice raisonné de la violence d'Etat, pour garantir le salut public ; le « gouvernement révolutionnaire » institué par la Convention en l'an II en est le paradigme, construit par le mythe et par le travail idéologique. Née de l'invasion étrangère et du sang de la Commune, la Troisième République reprend et intensifie le débat sur la Terreur qui a traversé tout le siècle. La question est historiographique et mémorielle : l'affermissement du régime républicain, la création d'un consensus national, le centenaire de la Révolution exigent des choix et des positionnements clairs. Mais le débat s'enrichit également des nouvelles approches que proposent les sciences humaines alors en plein essor : avec *Les Origines de la France contemporaine*, Hippolyte Taine dissèque méticuleusement la psychologie des Jacobins, dans le contexte sociologique et politique inédit que créent les bouleversements révolutionnaires ; la propagation des idées et la logique propre aux mouvements de masse sont au cœur des travaux de Gabriel Tarde (*Les Lois de l'imitation*, 1890) et de Gustave Le Bon (*Psychologie des foules*, 1895).

L'assimilation de la Terreur à une forme de mystique républicaine, faisant de la répression le plus sincère et le plus convaincu des actes de foi, est un lieu commun de l'historiographie depuis la Restauration ; le Grand Inquisiteur, « miroir de la Terreur[1] », en est l'exemplaire incarnation, qu'il soit effectivement un ancien prêtre (Cimourdain ou Abline[2]), ou qu'il ait « l'esprit prêtre » que Michelet prête à Robespierre. Mais les perspectives inédites qu'ouvrent la sociologie et la psychologie renouvellent la question. Au-delà du déterminisme des circonstances, ou de l'explication pathologique, les intégristes du Salut public constituent en eux-mêmes une énigme dérangeante, par leur évidente bonne foi, leur sincérité terrible et leur indéniable intelligence :

[1] On consultera à ce sujet le bel ouvrage de Caroline Julliot, *Le Grand Inquisiteur. Naissance d'une figure mythique au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2010 (notamment le chapitre intitulé « Le Grand Inquisiteur miroir de la Terreur », p. 81-152).

[2] « Cimourdain avait, dans ces temps et dans ces groupes tragiques, la puissance des inexorables. C'était un impeccable qui se croit infaillible. Personne ne l'avait vu pleurer. Vertu inaccessible et glaciale. Il était l'effrayant homme juste » (Victor Hugo, *Quatrevingt-treize* [1874], Paris, GF, 2002, p. 157). Elémir Bourges, dans *Sous la hache* [1884], campe en la personne d'Abline un fils spirituel de Cimourdain, spécialisé dans l'Inquisition itinérante (il est représentant en mission aux armées) : « Crois-tu donc, continua-t-il, et l'on sentait dans son accent une amère mélancolie, que ces soupçons, ces défiances, et la hache toujours levée, le sang qui coule comme de l'eau, tout cela satisfasse mon cœur ? Non ! Si la tâche est grande, elle est terrible aussi, et mon devoir souvent me fait horreur » (*Le Roman noir de la Révolution*, Paris, Nathan, 1997, p. 998).

Que, sur leurs maximes de liberté universelle et parfaite, ils aient installé un despotisme digne du Dahomey, un tribunal pareil à celui de l'Inquisition, des hécatombes humaines semblables à celles de l'ancien Mexique ; qu'au milieu de leurs prisons et de leurs échafauds, ils n'aient jamais cessé de croire à leur bon droit, à leur humanité, à leur vertu, et que, dans leur chute, ils se soient considérés comme des martyrs ; cela, certes, est étrange[3].

Etrange, et surtout inquiétant, le fanatisme républicain conservant sa force de contagion malgré le passage du temps – la Commune l'a montré, ainsi que le répètent avec épouvante les conservateurs. En 1891, l'interdiction du drame de Victorien Sardou *Thermidor* montre à quel point la question reste sensible. Anatole France détecte immédiatement dans la célèbre formule de Clemenceau à la tribune – « La Révolution est un bloc » – l'expression religieuse d'un Credo politique, et une conception dogmatique de l'engagement républicain :

L'autre jour, au Palais-Bourbon, je ne sais quel député radical écoutait impatiemment notre confrère, M. Henry Fouquier, qui, trop subtil pour lui, distinguait entre 89 et 93. Bientôt notre radical n'y put tenir et s'écria : "La Révolution est un bloc, qu'il faut prendre tout entier." Parole simple et profondément religieuse ! Celui qui la prononça aurait été de tout temps un terrible homme de foi[4].

Vingt ans plus tard, le roman *Les Dieux ont soif* naît justement d'un projet de nouvelle que l'écrivain voulait consacrer à un inquisiteur, « le meilleur des hommes, le plus sensible dans sa vie privée, le fils le plus tendre, juge au tribunal de l'Inquisition où il sera sanguinaire et impitoyable[5]. » Le transfert en 93 permet à Anatole France de centrer le récit sur la question du fanatisme politique, dont la fiction interroge et modélise le processus. A l'inverse de Taine ou de Cochin[6], le romancier ne sous-estime pas les causes politiques, militaires et économiques qui expliquent les mesures d'exception en général, et la trajectoire de son héros en particulier (en témoigne le personnage de Fortuné Trubert – c'est par ailleurs la pauvreté de Gamelin qui l'oblige à accepter de siéger au Tribunal révolutionnaire, pour subvenir aux besoins de sa mère). Mais le montage de l'intrigue comme le dispositif fictionnel global se centrent sur les logiques du dévoiement fanatique de la foi républicaine. Le transfert de sacralité qu'opère la Révolution est, en lui-même, lourd de dangers. Plus radicalement, la tendance au dogmatisme abstrait, propre à l'esprit classique dont héritent les jacobins, fausse la perception du réel et exile ses victimes-bourreaux hors du monde des vivants. La rhétorique terroriste, où se déploie une grandiloquence classique trempée d'une sensibilité religiosâtre inspirée de Rousseau[7], est à la fois l'efficace instrument et le plus alarmant symptôme du fanatisme terroriste.

Transferts de sacralité

[3] Hippolyte Taine, *Les Origines de la France contemporaine. La Révolution* [1877], « La Conquête jacobine. Les Jacobins », Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2011, p. 571.

[4] Anatole France, article publié dans *Le Temps*, 1er février 1891, cité par Pierre Citti dans « Un "intellectuel" contre le fanatisme : *Les Dieux ont soif* », *La Mésintelligence. Essai d'histoire de l'intelligence française du symbolisme à 1914*, Saint-Etienne, Les Cahiers intempestifs, 2000, p. 243.

[5] Lettre d'A. France citée par Marie-Claire Bancquart dans la notice des *Dieux ont soif*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 1345.

[6] Le débat historiographique fait rage dans les années qui précèdent *Les Dieux ont soif*. Alphonse Aulard publie en 1907 *Taine historien de la Révolution française* ; Augustin Cochin répond avec *La crise de l'histoire révolutionnaire. Taine et M. Aulard* (1909), où il attaque frontalement l' « orthodoxie républicaine », la « pureté de principes » que les Jacobins auraient léguées à Aulard.

[7] *Les Dieux ont soif* paraît en 1912, année où la République célèbre fastueusement le bicentenaire de Rousseau et multiplie les expositions, les discours d'hommage, les conférences érudites et les publications en tout genre. Au mois de juin, lorsque le roman est publié en librairie, Rousseau est honoré par une grande cérémonie au Panthéon.

Très tôt, après la prise de la Bastille, nombre de symptômes témoignent du caractère quasi religieux de l'engagement politique révolutionnaire : les convictions des militants s'expriment comme des formes nouvelles de croyance, avec leurs actes de foi et leur mystique propre. Les historiens du XIX[e] siècle soulignent qu'il ne s'agit pas seulement d'une stratégie idéologique, visant à installer « à la place de Jéhovah un dieu jacobin, pour faire descendre de plus haut le jacobinisme sur le monde[8] » ; le transfert de sacralité, dont Mona Ozouf a étudié les enjeux dans le cadre des fêtes révolutionnaires, s'impose comme un phénomène généralisé touchant nombre de représentations et de pratiques politiques. Alors que Michelet, tout en dénonçant « l'esprit prêtre » des Jacobins, voit dans la Révolution la manifestation de l'esprit de justice contre la théologie de la grâce, Edgar Quinet radicalise dès 1845 la critique de la religion révolutionnaire :

> Dans la France catholique éveillée sans préparation à la liberté, vous voyez la Révolution conserver d'abord, en partie, le tempérament exclusif de l'Eglise qu'elle remplace […] Il n'est pas dans le catholicisme une seule grande qualité qui ne passe pas toute vivante dans l'âme de la Révolution […] Les habitants des îles Sandwich croient que la force d'un ennemi passe dans celui qui la reverse […] Peu à peu, l'Eglise politique devient aussi soupçonneuse que l'a été autrefois l'Eglise religieuse. Où est le pape plus intolérant que Saint-Just ? Ces censeurs, qui, partout présents, doivent lire dans le fond des âmes, ne ressemblent-ils pas beaucoup à une ombre de l'Inquisition[9] ?

Ce fond de religion, mêlé à un républicanisme sincère et sans concessions, est l'un des travers les plus constamment dénoncés par Jules Vallès, dès le second Empire, au moment de la Commune et dans la décennie qui suit : la question n'est pas seulement historiographique, elle touche à l'actualité la plus polémique. Lorsque la Troisième République fonde son identité sur l'héritage des Lumières, elle risque paradoxalement, alors même qu'elle croit combattre l'Eglise, de ressusciter le culte de la raison à l'origine des dérives révolutionnaires du sacré. Brotteaux le rappelle : « J'ai l'amour de la raison, je n'en ai pas le fanatisme […] La raison nous guide et nous éclaire ; quand vous en aurez fait une divinité, elle vous aveuglera et vous persuadera des crimes » (p. 93). L'analyse du romancier rencontre celle de Taine, lequel explique en ces termes la genèse du fondamentalisme jacobin :

> Enfin la vérité s'est manifestée et pour la première fois, on va voir son règne sur la terre. Son droit est suprême, puisqu'elle est la vérité. Elle doit commander à tous, car, par nature, elle est universelle. Par ces deux croyances, la philosophie du dix-huitième siècle ressemble à une religion, au puritanisme du dix-septième, au mahométisme du septième. Même élan de foi, d'espérance, d'enthousiasme, même esprit de propagande et de domination, même raideur et même intolérance, même ambition de refondre l'homme et de modeler toute la vie humaine d'après un type préconçu. La doctrine nouvelle aura aussi ses docteurs, ses dogmes, son catéchisme populaire, ses fanatiques, ses inquisiteurs et ses martyrs[10].

Dans *Les Misérables* [1862], l'évêque de Digne, monseigneur Myriel, s'incline devant le conventionnel G. mourant, pour recevoir sa bénédiction… Sous le second Empire et la Troisième République, nombre de témoignages insistent sur l'ébranlement mystique que la Révolution avait laissé, jusqu'à leur mort, aux républicains de 93. Renan évoque ainsi « les rares adeptes de l'Eglise jacobine » rencontrés autrefois, ces « croyants absolus » animés d'une « ardente conviction[11] » ; tel garde jusqu'à sa mort, noué d'un ruban tricolore, le bouquet jadis porté à la fête de l'Etre suprême. Ce culte des reliques, indice sans équivoque

---

[8] Anatole France, *Les Dieux ont soif*, Paris, Le Livre de Poche, édition présentée et annotée par Pierre Citti, 1989, p. 232-233. Toutes les références au roman, désormais insérées dans le corps du texte, renverront à cette édition.

[9] Edgar Quinet, *Le christianisme et la Révolution française* [1845], Paris, Fayard, 1984, p. 239.

[10] H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. L'Ancien régime*, « L'Esprit et la doctrine », *op. cit.*, p. 153-154.

[11] Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* [1883], Paris, GF, 1978, p. 96.

du transfert de croyance, ne se limite pas à la grande génération qui a vécu l'an II ; si les royalistes honorent les reliques du roi martyr, dont un mouchoir trempé dans le sang de l'échafaud[12], les républicains rendent le même hommage au sang sacré de Marat – dans sa jeunesse, Anatole France a pu en juger dans la boutique de son père, libraire spécialisé dans les documents portant sur la période révolutionnaire : « Il achète à son père les numéros de *L'Ami du peuple* teints du sang de Marat, que le révolutionnaire lisait dans sa baignoire au moment où il fut assassiné ; il les vend, et atteste le 15 novembre 1864 leur authenticité[13]. »

Dans *Les Dieux ont soif*, la dynamique de l'intrigue montre la progressive intériorisation du transfert de sacralité, à mesure que le protagoniste (le héros ?) Evariste Gamelin succombe au vertige du fanatisme révolutionnaire. Dès les premières lignes du roman, la reconfiguration de l'espace public a valeur symbolique. Le premier chapitre s'ouvre sur une assemblée de la section du Pont-Neuf, laquelle siège dans l'ancienne église des Barnabites : « Les saints avaient été tirés de leurs niches et remplacés par des bustes de Brutus, de Jean-Jacques et de Le Peltier. La table des Droits de l'homme se dressait sur l'autel dépouillé […] La chaire, ornée du drapeau aux couleurs de la nation, servait de tribune aux harangues » (p. 30). Le culte des saints laisse place à celui des héros républicains, les droits de l'homme se substituent à la loi de Dieu, la rhétorique de la tribune remplace celle de la chaire : autant de conversions qui transfèrent dans le nouvel espace civique les formes anciennes de la sacralité. Cet *incipit* est d'autant plus significatif qu'il repose sur une série de retouches par rapport à une réalité historique qu'Anatole France connaissait fort bien : « En avril 1793, la section ne siège pas aux Barnabites, mais cette occupation d'une église est plus frappante que la localisation anonyme qui était la vraie[14]. » Bénéfice supplémentaire : cette église se dresse « près de la grille du Palais », contiguïté qui préfigure la dérive inquisitoriale des jacobins.

Ce recyclage de l'espace sacré en temple républicain s'accompagne de pratiques et de discours dérivés de la tradition catholique. Rousseau est promu nouveau saint, à qui l'on adresse des prières ferventes : « Gamelin faisait des invocations aux mânes de Jean-Jacques : "Homme vertueux, inspire-moi, avec l'amour des hommes, l'ardeur de les régénérer !" » (p. 251). Emporté par une extase quasi-hallucinatoire, Evariste croit même entendre le chœur des bons citoyens rendre cette action de grâces aux proches de Robespierre : « Montagne bienfaisante, Sinaï protecteur, de ton sein bouillonnant est sortie la foudre salutaire… » (p. 242). A. France pastiche le style biblique caractéristique, entre autres, de l'éloquence de Chaumette :

> Et vous, Montagne à jamais célèbre dans les pages de l'histoire, soyez le Sinaï des Français ! lancez au milieu des foudres les décrets éternels de la justice et de la volonté du peuple ! Inébranlable au milieu des orages amoncelés de l'aristocratie, agitez-vous et tressaillez à la voix du peuple. Assez longtemps le feu concentré de l'amour du bien public a bouillonné dans vos flancs, qu'il fasse une irruption violente ! Montagne sainte ! devenez un volcan dont les laves brûlantes détruisent à jamais l'espoir du méchant, et calcinent les cœurs où se trouve encore l'idée de royauté[15].

Lors de la Fête de l'Etre suprême, ce sont les proses de l'Eglise qui s'imposent à Gamelin pour exprimer son enthousiasme : « O pureté ! ô douceur ! ô foi ! ô simplicité

[12] Michelet évoque ce « produit dérivé » de la légende contre-révolutionnaire, fabriquée autour de la Passion de Louis XVI. Dans *Vingt ans après* [1845], Athos, désespéré de n'avoir pu sauver le roi Charles 1er, emporte lui aussi une sanglante relique : « "*Remember*", dit le roi […] Athos, tombé lui-même à genoux, demeura pendant quelques instants comme frappé de folie et d'impuissance [..] Alors se retournant, il alla tremper le bout de son mouchoir dans le sang du roi martyr » (Paris, Le Livre de poche, 1989, p. 645).

[13] M. C. Bancquart, notice des *Dieux ont soif* dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, *op. cit.*, p. 1347.

[14] *Ibid.*, p. 1360.

[15] Pierre-Gaspard Chaumette, discours à la Convention du 5 septembre 1793, passage cité par Olivier Ritz, *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Garnier, 2016, p. 63.

antique ! ô larmes de pitié ! ô rosée féconde ! ô clémence ! ô fraternité humaine ! » (p. 249). Cette invocation à Robespierre, grand-prêtre du Dieu de Jean-Jacques, emprunte à la fois au *Salve regina* (« *O Clemens ! O Pia ! O Dulcis !* ») et à l'hymne de l'Avent *Rorate caeli desuper*[16] (« Cieux, répandez d'en haut votre rosée et que les nuées fassent descendre le Juste »). Ce Juste, c'est bien entendu Robespierre, nouveau Christ promis au martyre : « Evariste, pendant que se préparait la mort du Juste, dormit du sommeil des disciples au jardin des Oliviers » (p. 277[17]).

On aurait tort de voir là un simple (?) effet de contagion rhétorique : ce pieux enthousiasme provoque finalement une altération généralisée dans la perception du réel. Des miracles se produisent en plein Paris : « Une montagne s'est élevée subitement dans le jardin des Tuileries » (p. 249 – on notera l'effet expressif du passé composé : le lecteur a accès au discours intérieur de Gamelin). Et les spectateurs fanatisés voient réellement ce que la cérémonie représente sous une forme allégorique et symbolique : « En vain l'athéisme dresse encore sa face hideuse ; Maximilien saisit une torche ; les flammes dévorent le monstre et la Sagesse apparaît, d'une main montrant le ciel, de l'autre tenant une couronne d'étoiles » (p. 250). Cette vision radieuse transfigure l'un des ratés les plus mémorables de cette journée, que rappelle Michelet, source principale de cet épisode :

> [Robespierre] s'arrêta au premier bassin où s'élevait un groupe de monstres : l'Athéisme, l'Egoïsme, le Néant, etc. Il y mit le feu, et du groupe consumé surgit, libre de son voile, la statue de la Sagesse. Malheureusement elle parut, comme on pouvait s'y attendre, enfumée et noire, à la grande satisfaction des ennemis de Robespierre[18].

Cette progressive emprise fanatique ne concerne pas seul Gamelin ; elle caractérise plus largement l'esprit jacobin, fondé sur l'observance d'une « étroite orthodoxie » : « Les vieux Jacobins, dans la robe serrée de saint Dominique, avaient eu la prétention de savoir marcher seuls sur la ligne précise de la foi catholique. Et les nouveaux Jacobins se piquaient d'avoir seuls le dépôt de la foi révolutionnaire […] Ils avaient leurs mots à eux, leurs saints et leurs dévotions[19]. » Les jacobins de 1793 se réunissent dans l'ancienne chapelle des dominicains dont ils ont pris le nom – continuité symbolique qui les prédispose au syndrome inquisitorial : « Les murs nus et tristes […] après avoir abrité les fils spirituels du grand inquisiteur de l'hérésie, voyaient rassemblés les zélés inquisiteurs des crimes contre la patrie » (p. 172-173).

Parmi ceux-ci, Evariste Gamelin se distingue par l'intensité de sa croyance et l'ardeur de sa foi. Celle-ci opère (nouveau miracle) une transfiguration des membres du jury, artisans et commerçants médiocres touchés par la grâce dès qu'ils siègent dans l'enceinte sacrée du tribunal révolutionnaire : « Gamelin voyait ces hommes différents de ce qu'il les avait vus jusque-là, plus beaux, plus graves, plus effrayants » (p. 156). La salle où officie l'Inquisition républicaine, elle-même plongée dans une obscurité symbolique rappelant l'atmosphère

---

[16] Ces rapprochements sont dus à Pierre Citti, dans une note aux *Dieux ont soif, op. cit.*, p. 249.

[17] Robespierre, lui, fait référence à la mort païenne de Socrate dans son dernier discours aux Jacobins, le 8 Thermidor : « C'est mon testament de mort […] vous me verrez boire la ciguë avec calme » (*Ibid.*)

[18] Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française, livre XIX*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, tome 2, p. 870. La clausule de l'épisode, très célèbre, manifeste clairement le lien intertextuel avec *Les Dieux ont soif* – Robespierre poursuivi par les Furies annonce Evariste-Oreste veillé par sa sœur Electre : « « Le peuple, non sans étonnement, voyait la Convention comme une malédiction vivante, suivre Robespierre en grondant. Il marchait vite, et les autres marchant vite aussi pour le suivre, tout ce retour avait l'air non d'une pompe, mais d'une fuite. Le triomphateur semblait poursuivi. Plus pâle encore qu'à l'ordinaire, et plus clignotant, il laissait, malgré lui, jouer d'une manière effrayante les muscles de sa bouche. Non moins agités, bilieux, jaunes ou blancs, comme des morts, ceux qui le suivaient montraient une colère tremblante, sous les mots désespérés que la haine leur tirait du cœur. Ce cortège fantastique dans une immense poussière, quand il rentra au noir palais, apparut celui des Furies » (*Ibid.*, p. 871).

[19] J. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, livre IX, *op. cit.*, t. 2, p. 38.

médiévale des romans noirs, est traversée de visions, les saints et les martyrs présidant au verdict : « A la clôture des débats, l'ombre emplissait la salle et la figure indistincte de Marat apparaissait comme un fantôme sur la tête du président » (p. 171). Si bien que Gamelin conçoit désormais son rôle et ses fonctions selon le modèle inquisitorial, le châtiment valant rachat des fautes et condition du salut dans l'au-delà[20] : « [Il] commençait à se faire du châtiment une idée religieuse et mystique, à lui prêter une vertu, des mérites propres. Il pensait qu'on doit la peine aux criminels et que c'est leur faire tort que de les en frustrer » (p. 172). Le peintre reconverti en inquisiteur incarne ainsi la version humaniste, sentimentale, intellectualisée du fanatisme jacobin tel que l'évoque Gustave Le Bon :

> L'intolérance et le fanatisme constituent l'accomplissement nécessaire d'un sentiment religieux : ils sont inévitables chez ceux qui croient posséder le bonheur terrestre ou éternel […] Les jacobins de la Terreur étaient aussi foncièrement religieux que les catholiques de l'Inquisition et leur cruelle ardeur dérive de la même source. Les violences de la Révolution, ses massacres, son besoin de propagande, ses déclarations de guerre à tous les rois, ne s'expliquent bien que si l'on réfléchit qu'elle fut simplement l'établissement d'une nouvelle croyance religieuse dans l'âme des foules[21].

Les mots et les choses

Dans *Les Dieux ont soif*, l'emblématique trajectoire de Gamelin montre que le fanatisme ne se contente pas de fausser le jugement : il altère la perception même du réel, et l'appréhension du monde dans son ensemble. Sont en cause à la fois une rhétorique, et l'ensemble des représentations qu'elle porte et qu'elle induit : un républicain fanatisé ne perçoit plus l'immense complexité de l'humain et du social, il réduit les êtres et les comportements aux modèles abstraits auxquels il renvoie, lesquels dictent sans examen le verdict qu'ils sont censés mériter.

Rien d'étonnant à ce que Gamelin soit élève du peintre David ; sa conception du monde abstraite, fondée sur la rectitude des lignes et les *a priori* de la raison, est le propre de la pensée classique telle que l'analyse Taine. Aux yeux de celui-ci, la « forme fixe » du classicisme « a produit la philosophie du siècle et les doctrines de la Révolution […] Bien loin de finir avec l'Ancien régime, elle est le moule d'où sortent tous les discours, tous les écrits, jusqu'aux phrases et au vocabulaire de la Révolution[22]. » L'esprit classique, dont Burke dénonce sans trêve les ravages[23], se caractérise d'abord par une prédilection pour les « expressions générales[24] », qui effacent impitoyablement l'individualité des objets et des êtres évoqués. Elodie brode, Evariste la contemple, l'amour naît, la conversation se noue ; Evariste conseille à sa belle de changer de motif pour ses travaux d'aiguille, et lui propose pour modèle « des épées et des fleurs dans ce style sobre et nu, qu'il adorait » (p. 57). On ne saura pas quelles sont ces fleurs dessinées par le peintre, non plus d'ailleurs que les motifs

[20] Cette bienveillance paradoxale envers les accusés prolonge la douceur et la générosité propres à la figure mythique mythique du Grand Inquisiteur, et à ses avatars révolutionnaires. Quinet remarque chez les anciens Conventionnels la même gentillesse foncière que le romancier prête à Gamelin : « Par un contraste assez ordinaire, ces survivants […] étaient devenus des agneaux […] Les plus cruels inquisiteurs du Moyen-Age, Conrad de Marbourg, par exemple, étaient les plus doux des hommes. C'est ce qu'on verra quand notre grand maître, Victor Hugo, donnera son *Torquemada*, et montrera comment on devient brûleur d'hommes par sensibilité, par charité. » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse, op. cit.*, p. 96).

[21] Gustave Le Bon, *Psychologie des foules* [1895], Paris, Félix Alcan, 1905, livre I, p. 61.

[22] H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. L'Ancien Régime*, « L'esprit et la doctrine », *op. cit.*, p. 140.

[23] « "Les constructeurs français, balayant comme de purs décombres tout ce qu'ils ont trouvé, et semblables aux jardiniers de leurs parterres, nivellent tout avec soin." En fondant leur politique sur des idées abstraites et artificielles, en égalisant et en divisant sans tenir compte de l'existant, les révolutionnaires ignorent et contrecarrent la marche de la nature » (O. Ritz, *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution, op. cit.*, p. 81)

[24] H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. L'Ancien Régime*, « L'esprit et la doctrine », *op. cit.*, p. 142.

précédemment choisis par la jeune fille (l'amoureux ne semble pas les avoir détaillés avant de les critiquer). La fleur en soi reste « l'absente de tous bouquets », et l'épée est trempée dans le métal du mythe, puisque c'est celle du tyrannicide Harmodius… L'esprit classique dicte non seulement un lexique général voire abstrait, mais aussi la composition du discours, rectiligne, autoritaire, dogmatique : « Un but est donné : il y a quelque vérité à prouver, quelque définition à trouver, quelque persuasion à produire ; pour cela, il faut marcher toujours, et toujours droit[25]. » Ce programme donne son mot d'ordre à Evariste Gamelin : « Vous pouvez cependant garder ce modèle en le simplifiant, en le ramenant à la ligne droite » (p. 53).

Terrifiant idéal, lorsqu'il s'applique au débat politique. Devant les Jacobins, Robespierre attaque les Girondins avec une inflexible logique inquisitoriale : « Il frappa d'arguments métaphysiques et terribles Brissot et ses complices. Il parla longtemps, avec abondance, avec harmonie. Planant dans les sphères élevées de la philosophie, il lançait la foudre sur les conspirateurs qui rampaient sur le sol » (p. 174). Termes abstraits, périphrases, métaphores, références religieuses : la réalité politique se défait et se recompose, sans clairs-obscurs, sans ambiguïté, miraculeusement décantée des complexités et des résistances du réel. La simplicité terrible de l'abstraction est l'un des charmes les plus puissants de la rhétorique fanatique.

Aussi le roman oppose-t-il terme à terme les forces de la vie, matérielles, incarnées, individualisées, et les logiques mortifères de l'abstraction terroriste, variante politique de la métaphysique religieuse. D'un côté, « Elodie, la petite "bacchante", Desmahis, "tête de Bacchus" sur un corps d'Hercule, et avec eux toute libre expression vitale et civilisatrice » ; de l'autre, « la sombre beauté d'Evariste, une "Minerve" hantée par le cauchemar[26] » (Gamelin prête au divin Marat la clairvoyance de « l'oiseau de Minerve », p. 240).

Deux épisodes symétriques problématisent ce dévoiement du rapport au réel provoqué par le fanatisme. Le premier propose un dénouement (et une morale) apaisés, souriants, sereins. Au printemps 1793, la situation militaire désespérée amène un vaste mouvement de levée en masse ; avant de partir aux frontières, les défenseurs de la République offrent à leurs proches leur portrait en gage d'affection – le peintre-Bacchus Philippe Desmahis, qui partage de grand cœur tous les amours, s'en est fait une spécialité de saison. Ce n'est pas le cas d'Evariste, qui, fidèle à ses valeurs, préfère mettre toute sa passion républicaine dans une figure allégorique et idéale du « soldat de l'an II », destinée à un jeu de cartes patriotique :

> La figure qui lui paraissait la mieux venue représentait un volontaire coiffé du tricorne, vêtu d'un habit bleu à parements rouges, avec une culotte jaune et des guêtres noires, assis sur une caisse, les pieds sur une pile de boulets, son fusil entre les jambes. C'était le "citoyen de cœur" […] Depuis plus de six mois Gamelin dessinait des volontaires, et toujours avec amour (p. 42).

Le peintre y travaille avec une sainte ardeur patriotique lorsqu'une jeune campagnarde fait irruption, et lui demande un portrait de son fiancé parti pour les Ardennes. En l'absence du « brave guerrier », impossible, répond Gamelin avec une logique imparable – avant de présenter à l'amoureuse, en guise de consolation, l'un de ses volontaires à l'aquarelle. Et voici que cette froide allégorie s'anime, prend sens, s'individualise sous l'effet de l'amour : « C'est sa vraie ressemblance, dit-elle enfin ; c'est Ferrand (Jules) au naturel, c'est Ferrand (Jules) tout craché » (p. 48). Là où l'amour abstrait de l'artiste pour la patrie ne produit que des œuvres manquées (les tableaux d'Evariste sont désespérément froids, et son jeu de cartes ne se vend pas), l'amour naïf et entier que la jeune paysanne voue à son promis l'amène à voir

[25] *Ibid.*, p. 144.
[26] Pierre Citti, préface des *Dieux ont soif, op. cit.*, p. 23-24.

dans l'allégorie la personne aimée. Le « radieux sourire » de l'amoureuse inverse les logiques mortifères de l'abstraction fanatique.

Celles-ci triomphent au contraire dans l'histoire symétrique et inverse de l'œillet – laquelle apparaît plus tard dans le roman, et bénéficie d'un développement beaucoup plus considérable (ce qui est lourd de conséquences pour le discours idéologique que porte l'œuvre). Elodie a pour fleur emblématique l'œillet rouge : elle en cultive à sa fenêtre, elle en offre à Evariste en gage d'amour, et en ultime témoignage d'affection lorsque son amant, condamné à mort, passe sous ses fenêtres dans la fatale charrette. Le choix de la fleur se justifie par des critères métaphoriques et symboliques ; il renvoie aussi à l'épisode historique de la « conspiration de l'œillet », exactement contemporain de l'action romanesque : un conspirateur royaliste, dans l'espoir de sauver la reine prisonnière à la Conciergerie, lui aurait fait passer un billet dissimulé dans un œillet – Alexandre Dumas reprend l'épisode dans *Le Chevalier de Maison-Rouge*, en 1846 (l'héroïne de ce récit, Geneviève Dixmer, cultive elle aussi des œillets, métaphores de son amour pour le républicain Maurice…) Lorsque Gamelin voit comparaître devant le Tribunal révolutionnaire un jeune et séduisant émigré, le peintre est traversé d'un soupçon : ce Jacques Maubel ne serait-il pas l'aristocrate qui, autrefois, aurait, à en croire la jeune fille, séduit Elodie ? Une preuve irréfutable vient finalement confirmer cette vague idée :

> Quand il eut appris qu'on avait recueilli dans ce même calepin quelques pétales d'un œillet rouge, recouverts avec soin d'un papier de soie, songeant que l'œillet rouge était la fleur préférée d'Elodie qui la cultivait sur sa fenêtre, la portait dans ses cheveux, la donnait (il le savait) en témoignage d'amour, Evariste ne douta plus (p. 202).

Fort de cette certitude, l'inquisiteur envoie l'accusé à la guillotine. Le lecteur apprendra incidemment, par la lettre d'adieu que laisse le malheureux jeune homme, qu'il n'y a jamais eu dans cette affaire d'œillet rouge[27] : « Ils m'ont pris le seul bien qui me restait d'elle, une fleur de grenadier, qu'ils appelaient, je ne sais pourquoi, un œillet » (p. 208). Les certitudes *a priori* brouillent la perception des choses, confusion d'autant plus surprenante qu'Evariste se veut amant de la nature, et que toute sa génération herborise comme son maître Rousseau... « L'absente de tous bouquets » tue.

Une poétique du fanatisme

Ce décrochement du rapport censé lier les mots aux choses est la conséquence d'un dévoiement rhétorique dont le roman problématise les modalités et les conséquences. L'usage classique de l'euphémisme et de la périphrase dissimule sous l'abstraction grandiloquente la réalité brutale de la violence ; pour demander l'arrestation des Girondins, prélude à leur procès et à leur exécution, la section du Pont-Neuf « invit[e] la Convention à rejeter de son sein les vingt-deux membres indignes » (p. 30). On ne saurait être plus délicat pour réclamer « la proscription des traîtres fédéralistes » ! Non sans humour, l'écrivain profite de considérations sur la mode féminine pour dénoncer l'altération trompeuse du réel que produit cette éloquence pompeuse :

> Sa robe jaune faisait voir les mouvements rapides des genoux et découvrait les pieds chaussés de souliers plats. Les hanches étaient presque entièrement dégagées : car la Révolution avait affranchi la taille des citoyennes ; cependant la jupe, enflée encore sous les reins, déguisait les formes en les exagérant et voilait la réalité sous son image amplifiée (p. 68).

[27] Ni, d'ailleurs, d'aristocrate séducteur : pour complaire à l'imagination d'Evariste, Elodie invente ce détail dans ses pseudo-confessions à la manière de Rousseau…

Aussi le récit travaille-t-il à dégonfler ces amplifications grandioses, en multipliant les décalages grotesques. Lors de l'arrestation de Brotteaux, « la citoyenne Remacle, appuyée sur son balai, regarda son locataire de l'air de la vertu qui voit le crime aux mains de la loi » (p. 216) : improbable métamorphose allégorique, pour une concierge aux mœurs légères ornée du prosaïque attribut de sa profession ! Ses frasques extra-conjugales provoquent d'ailleurs une altercation entre le citoyen Remacle et le menuisier, amant de sa femme ; le mari cocu dénonce son rival en des termes aussi hyperboliques que ridicules : « Citoyen commisssaire, tu es témoin que ce scélérat vient de m'assassiner » (p. 215).

Si le lecteur sourit de ces béances drolatiques entre la pompe des mots et la mesquinerie des choses, il en va tout autrement des victimes du fanatisme ; la langue classique, incapable d' « embrasser la plénitude et la complexité des choses réelles », leur dérobe le monde et les enferme dans un solipsisme sans issue :

> Par son purisme, par son dédain pour les termes propres et les tours vifs, par la régularité minutieuse de ses développements, le style classique est incapable de peindre ou d'enregistrer complètement les détails infinis et accidentés de l'expérience. Il se refuse à exprimer les dehors physiques des choses, la sensation directe du spectateur, les extrémités hautes et basses de la passion, la physionomie prodigieusement composée et absolument individuelle de l'individu vivant[28].

Conséquence : l'inquisiteur Gamelin ne parvient plus à distinguer les accusés les uns des autres, tous se confondant jusqu'à devenir interchangeables. Lorsque du procès des généraux vaincus, il croit « revoir ce militaire que, mêlé au public, il avait vu, trois semaines auparavant, juger et envoyer à la guillotine. C'était le même homme, l'air têtu, borné » (p. 170[29]) : lui aussi finira sur l'échafaud. Cette effacement de l'individualité aboutit à un vertige nominaliste – le plus souvent pour le pire : le peintre Desmahis se voit violemment appréhendé par les sans-culottes à cause de son surnom de Barbaroux (p. 132-133), cependant que les pantins fabriqués par Brotteaux, quoique affichant le costume et la physionomie d'Arlequin, de Scaramouche, de Colin ou de Colette, deviennent aux yeux d'un patriote soupçonneux « des caricatures de Couthon, de Saint-Just et de Robespierre » (p. 162-163)…

Les logiques rhétoriques de la simplification et de l'abstraction grandiloquente aboutissent à une vision du monde épurée, en noir et blanc : « Grâce à cette réduction, le vaste monde moral et social qu'elle manipule se trouve défini, exprimé, représenté par une antithèse toute faite[30]. » Le discours de Robespierre contre les brissotins ouvre à Gamelin un univers de vérités révélées qui, désormais, lui dicteront son activisme inquisitorial :

> Il découvrait des vérités plus hautes et plus pures ; il concevait une métaphysique révolutionnaire, qui élevait son esprit au-dessus des grossières contingences, à l'abri des erreurs des sens, dans la région des certitudes absolues. Les choses sont par elles-mêmes mélangées et pleines de confusion ; la complexité des faits est telle qu'on s'y perd. Robespierre les lui simplifiait, lui présentait le bien et le mal en des formules simples et claires. Fédéralisme, indivisibilité : dans l'unité et l'indivisibilité était le salut ; dans le fédéralisme, la damnation. Gamelin goûtait la joie profonde d'un croyant qui sait le mot qui sauve et le mot qui perd (p. 174-175).

---

[28] H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. L'Ancien Régime*, « L'esprit et la doctrine », *op. cit.*, p. 145.

[29] Alors qu'il ne voit pas, au sens propre, l'individu qu'il a sous les yeux et qu'il doit juger, Gamelin est submergé d'hallucinations qui tiennent de l'hypotypose et de la prosopopée ; il voit « défiler en désordre les colonnes vaincues » et entend « de cette armée trahie monter une immense clameur qui accusait le général » (p. 171).

[30] H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. La Révolution*, « Les Jacobins », *op. cit.*, p. 582.

Dès lors, l'arrachement à l'autisme fanatique exige une vigoureuse thérapie rhétorique. Il s'agit de contrer les traits dominants du style classique, lequel bannit « [les] mots expressifs, pittoresques, tous ceux qui sont crus, gaulois ou naïfs, tous ceux qui sont locaux et provinciaux ou personnels et forgés, toutes les locutions familières et proverbiales[31] ». Aussi les héros positifs, dans le roman, se caractérisent-ils par un usage résolument anti-classique du discours. Aux diatribes grandiloquentes des fanatiques contre les généraux vaincus, Fortuné Trubert répond avec une simplicité familière autant qu'énergique : « La Convention n'a pas créé un Comité de salut public pour des prunes. La conduite de Custine y sera examinée. Incapable ou traître, il sera remplacé par un général résolu à vaincre, et *ça ira* ! » (p. 34). Lors des « petits jeux » qui divertissent Elodie et ses amis à la campagne, Brotteaux récite quelques vers plaisants de *La Pucelle*, et Desmahis chante sur l'air de *La Faridondaine* : « Quelques-uns prirent le cochon / De ce bon Saint Antoine, / Et, lui mettant un capuchon / Ils en firent un moine, / Il n'en coûtait que la façon… » (p. 145-146). Plus gai, assurément, que les tirades de l'accusateur public contre les capucins ! A la glorieuse mythologie républicaine comme aux légendes contre-révolutionnaires[32], ce même Desmahis oppose la fantaisie des contes populaires ; il se plaît à raconter au cocher stupéfait « qu'en un certain pays d'Amérique les arbres portaient des andouilles et des cervelas » (p. 132) – version carnavalesque et rabelaisienne de l'avenir radieux…

Cette opération de dégonflage a une portée métanarrative : la fiction romanesque carnavalise volontiers l'histoire, au rebours de la tentation épique contemporaine lorsque les républicains évoquent « nos pères, ces géants ». Dans *Les Dieux ont soif*, l'onomastique multiplie les calembours, les jeux de mots, les allusions décalées. Le citoyen Beauvisage porte bien mal son nom, puisqu'il s'agit d'« un petit bossu » ; le concierge Remacle ne cesse de renâcler ; Mouton est un chien. Des allusions politiques burlesques s'esquissent : Dupont aîné est l'homonyme d'un député assez connu sous la monarchie de Juillet, membre du gouvernement provisoire en 1848 ; la petite Joséphine, « belle comme le jour », préfigure l'avenir napoléonien que prophétise Brotteaux. Quant à la jeune Athénaïs, elle porte le même nom que l'épouse de Michelet, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* ; dans son village, on l'avait baptisée Marthe, quoique, dans la logique évangélique, Madeleine eût été plus adapté. Ces incongruités sont d'autant plus manifestes que d'autres noms, au contraire, sont d'une grande vraisemblance historique et sociologique. La sœur d'Evariste s'appelle Julie : cet hommage au best-seller de 1761, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, est un marqueur générationnel sans équivoque – dans *Jocelyn* [1836], Lamartine avait déjà donné le nom de Julie à la sœur du héros éponyme.

Plus radicalement, le roman met en abyme une question décisive : comment raconter, figurer, représenter l'histoire ? A la rhétorique déclamatoire des Conventionnels, au vertige épique des patriotes fanatisés, Brotteaux oppose une image simple et vigoureuse, empruntée à La Fontaine (« Les Grenouilles qui demandent un roi ») : « Attendez-vous à ce qu'un jour un de ces porteurs d'épée que vous divinisez vous avale tous comme la grue de la fable avale les grenouilles. C'est alors qu'il sera vraiment dieu ! Car les dieux se connaissent à l'appétit » (p. 237). Les grenouilles auxquelles il s'adresse[33] ne lui savent aucun gré de sa lucidité prophétique ; significativement d'ailleurs, c'est moins le contenu du propos que sa forme qui

[31] H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine. L'Ancien régime*, « L'esprit et la doctrine », *op. cit.*, p. 142. Les « théophages et christocoles » dont parle plaisamment Brotteaux peuvent être rangés parmi ces « tours personnels et forgés » proscrits par le classicisme.

[32] Ce légendaire contre-révolutionnaire se diffuse rapidement dans les campagnes ; ainsi, la vieille mère de l'aubergiste de Longjumeau « ne croyait pas que le roi fût mort. On l'avait fait fuir, disait-elle, par un souterrain et l'on avait livré au bourreau, à sa place, un homme du commun » (p. 142).

[33] « Desmahis apprit au cocher que, dans cette plaine de Longjumeau, plusieurs habitants de la lune étaient tombés autrefois, qui, par la forme et la couleur, approchaient de la grenouille, mais étaient d'une taille bien plus élevée » (p. 133).

lui est reprochée par l'accusateur public, lequel mentionne pudiquement (*horrescit referens*) « un langage atroce, que la plume hésite à reproduire » (p. 259).

Car il est idéologiquement primordial, aux yeux des fanatiques, que la majesté du grand style classique confère à l'histoire le sens et la grandeur qu'ils lui prêtent, effaçant les mesquineries et les horreurs, le bruit et la fureur, le sang et les larmes. Il n'est pire crime qu'un spectacle de marionnettes calquant, sur le mode burlesque, la grandiloquence des géants autoproclamés de l'an II : « Natoile, qui tient un petit théâtre aux Champs-Elysées, a été arrêté avant-hier pour incivisme, à cause qu'il faisait jouer la Convention par Polichinelle » (p. 163). Aussi Brotteaux, double fictionnel du romancier, fabrique-t-il des pantins, humbles « créatures » de carton dont il est le Dieu bienfaisant : il ne leur a pas donné la pensée (p. 37). Face aux dévoiements du discours fanatique, la meilleure antidote reste une pratique de la fiction historique inspirée de Guignol :

> C'est là que les passions sont simples et fortes. Le bâton est leur instrument ordinaire […] La pièce reçoit de cet agent une vigueur admirable ; elle se précipite vers "le grand charassement final" […] C'est une chose éternelle et fatale que ce "grand charassement" ! C'est le 10 août, c'est le 9 Thermidor, c'est Waterloo[34] !

Avec *Les dieux ont soif*, Anatole France problématise la réflexion sur le fanatisme par les moyens propres à la fiction. Prolongeant et radicalisant certaines analyses de l'historiographie et de la sociologie contemporaines, le romancier montre comment le transfert de sacralité entamé dès 1789, et progressivement intériorisé, développe chez les jacobins un mysticisme révolutionnaire à tendance inquisitoriale. Par l'usage du discours indirect libre, du monologue intérieur et des alternances de focalisation, le romancier rend sensible le processus par lequel la rhétorique classique désincarne le monde et interpose un écran entre les mots et les choses. Si bien que le récit opère, en acte, la déconstruction rhétorique mise en abyme par les discours de Brotteaux : l'énergique simplicité de la fable, de la chanson, du théâtre de marionnettes peut seule conjurer le fanatisme grandiloquent qui prétend donner un sens à l'histoire, en créant des dieux éternellement assoiffés de sang.

Corinne Saminadayar-Perrin
Université Paul-Valéry, Montpellier 3 / RIRRA 21

Résumé. Avec *Les dieux ont soif*, Anatole France problématise la réflexion sur le fanatisme par les moyens propres à la fiction. Prolongeant certaines analyses de l'historiographie et de la sociologie contemporaines, le romancier montre comment le transfert de sacralité entamé dès 1789 développe chez les jacobins un mysticisme révolutionnaire à tendance inquisitoriale. Par l'usage du discours indirect libre, du monologue intérieur et des alternances de focalisation, le romancier rend sensible le processus par lequel la rhétorique classique désincarne le monde et interpose un écran entre les mots et les choses. Si bien que le récit opère, en acte, la déconstruction rhétorique mise en abyme par les discours de Brotteaux : l'énergique simplicité de la fable, de la chanson, du théâtre de marionnettes peut seule conjurer le fanatisme grandiloquent qui prétend donner un sens à l'histoire, en créant des dieux éternellement assoiffés de sang.

[34] A. France, *Le Livre de mon ami* [1885], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, p. 536. Brotteaux porte le nom du quartier de Lyon où se trouve le parc de la Tête d'or et le théâtre de Guignol ; à la fin du XIX[e] siècle, les dramaturges d'avant-garde s'inspirent volontiers des spectacles de marionnettes (merci à Sophie Lucet de m'avoir suggéré ce rapprochement !)

Eléments de bio-bibliographie. Professeur à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, Corinne Saminadayar-Perrin a consacré une grande partie de ses travaux à l'écriture fictionnelle de l'histoire. Elle est l'auteur de trois chapitres dans l'ouvrage collectif *Les Romans de la Révolution* (Armand Colin, 2014), et participe à l'élaboration de la nouvelle édition de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet dans la collection de la Pléiade. On trouvera l'ensemble de ses publications à l'adresse suivante : **www.csaminadayar.fr.**